

Il faut lire Averroès !

(1126 / 520 de l'Hégire - 1198 / 595)

Jacques MICHEL *

Tout récemment, en 1997, le film courageux de Y. Chahine, *Le Destin*, a fait œuvre utile en tentant de restituer les dimensions sociales, théologiques et politiques du moment où s'achève, dans la disgrâce politique, la vie philosophique intense qui fut celle d'Averroès. Didactique, l'œuvre du cinéaste nous présente le philosophe politiquement actif à défendre les progrès de la connaissance, à combattre l'ignorance tant religieuse que scientifique et à prôner la tolérance, mais finalement vaincu par un fanatisme religieux qui a raison du pouvoir en place. Telle fut peut-être bien, dans ses grandes lignes, la vie d'Averroès qui connut le sort, somme toute banal, d'un philosophe largement honoré puis vigoureusement condamné par un prince qui n'exprime ses regrets qu'en extremis, juste avant que le philosophe ne meure. Historiquement la vie d'Averroès s'inscrit dans l'affirmation, à partir de 1147, de la nouvelle dynastie des Almohades sous le règne de laquelle — et spécialement en Espagne musulmane — la philosophie et la démarche rationnelle purent envisager de renouveler le regard de la théologie.

On doit saluer comme il se doit le travail de traduction et d'édition qui permet aujourd'hui à un large public d'avoir accès à celles des œuvres essentielles d'Ibn Rushd (Averroès en son nom latin) qui ont pu parvenir jusqu'à nous. Le fameux *Traité décisif* était certes accessible au lecteur

français¹, mais, isolé et détaché des autres travaux du philosophe andalou, sa compréhension risquait d'être partielle et faussée. Désormais une prise de contact sérieuse avec l'œuvre de cet énorme commentateur d'Aristote que fut Averroès peut être entreprise sans que l'obstacle des langues (arabe, hébraïque ou latine) n'en réserve la connaissance aux seuls érudits². On remerciera donc les spécialistes pour leur juste décision d'élargir l'espace public du débat quant au sens et à la portée de cette pensée. Et notre présent texte voudrait pouvoir être tout simplement une incitation à lire et à méditer ces textes désormais accessibles à tous, et que nous-mêmes sommes encore en train de découvrir.

Peut-on parler d'un redécouverte actuelle d'Averroès ? Ou même d'une découverte ? Ce qui est clair c'est que ces publications en français des œuvres du philosophe donnent une tonalité et un style particuliers aux analyses et aux commentaires produits actuellement³ de même qu'elles permettent au public non initié de retrouver des travaux tels que celui d'Ernest Renan⁴. L'élargissement du public

¹ *L'accord de la philosophie et de la religion – Traité décisif* (1179), Sindbad, Paris, 1988, réédition de la traduction de Léon Gauthier de 1948.

² Grâce à Alain de LIBERA les éditions Garnier-Flammarion nous proposent aujourd'hui des œuvres essentielles du philosophe andalou. Ainsi disposons-nous d'une traduction nouvelle du *Discours décisif* due à Marc GEOFFROY (1996, introd. par A. de Libéra), d'une traduction du *Grand Commentaire du Livre III du De anima d'Aristote* (sous le titre *L'intelligence et la pensée*, 1998, présentation, traduction et notes par A. de Libéra), ainsi que d'une anthologie des textes juridiques, théologiques et polémiques d'Averroès (publiée sous le titre *L'Islam et la raison*, 2000, trad. de Marc Geoffroy, introd. par A. de Libéra).

Si l'on ajoute à ces titres la publication des ouvrages de THOMAS D'AQUIN : *Contre Averroès* (G.F., Paris, 1994, trad. et présentation par A. de Libéra) et *Somme contre les Gentils* (G.F., Paris, 4 vol.) on mesure l'énorme travail effectué par les chercheurs pour permettre au public d'aborder sérieusement l'étude de la philosophie médiévale dans toute sa richesse et toute sa complexité.

³ Mentionnons, entre autres, l'ouvrage très utile d'Ali BENMAKHLOUF : *Averroès*, Paris, Belles lettres, 2000 ainsi que celui de M.-R. HAYOUN et A. de LIBERA : *Averroès et l'averroïsme*, PUF, Paris, 1992.

⁴ La thèse de Renan soutenue et publiée en 1852 : *Averroès et l'averroïsme*, a été récemment publiée à nouveau avec une introduction d'Alain de Libéra

* Institut d'Etudes Politiques, Université Lumière, Lyon 2.

veut aussi être un élargissement des questions. Comprendre Averroès c'est aussi l'inscrire dans un Occident qui doit bien aujourd'hui questionner les représentations simplifiées qu'il s'était forgées de lui-même et retrouver les interrogations philosophiques en deçà des réponses historiquement sanctionnées. Le fait remarquable que ce soit à des chrétiens et à des juifs que revient le mérite d'avoir conservé et fait valoir l'œuvre d'Averroès tandis que sa postérité devait demeurer très discrète dans le monde musulman, est déjà gros d'interrogations. Pour certains, le destin chrétien de l'œuvre a paradoxalement exclu l'auteur de son appartenance à un monde occidental pratiquant une dénégation acharnée de la médiation arabe qui le lie aux Anciens de la Grèce antique. Tant il est vrai que l'averroïsme, vecteur aux XIII-XV^{èmes} siècles de luttes théologico-politiques en terre chrétienne¹, fut officiellement défini comme une erreur pernicieuse conduisant à l'athéisme, comme une erreur inéluctable car positivement inscrite dans son origine étrangère, donc comme erreur à supprimer ou à expulser afin de retrouver des racines authentiques.

Eloignée des terres d'Islam, combattue et falsifiée en terres chrétiennes (le Moyen-âge occidental n'ayant pas connu nombre des œuvres originales de l'auteur), la pensée retrouvée d'Averroès interroge pourtant bien ces deux terres et peut-être nous livre-t-elle, en partie au moins, les raisons qui les ont assignées à se représenter et à être comme deux rives qui définissent la Méditerranée. Elle les questionne dans ce qu'elles prétendent avoir d'originalités propres et interroge les expressions théologiques de leurs narcissismes respectifs. Ce questionnement du penseur andalou ne peut pas nous laisser indifférents aujourd'hui, précisément parce que c'est bien notre aujourd'hui tel qu'il se trouve structuré par l'histoire qui nous ramène vers la tonalité globale des interrogations d'Averroès. Et ce n'est pas là un problème d'érudition ou de spéculation pure. Averroès a philosophiquement réfléchi le problème politique de la croyance sans

remettre en cause l'authenticité de la foi. Sa réflexion est bien politique dans la mesure où il s'agit de savoir qui peut et doit commander, sa réflexion est aussi théologique dans la mesure où le pouvoir humain se doit de connaître et d'accepter les limites de son exercice à la lumière de la parole divine, sa réflexion est encore métaphysique puisqu'il s'agit de déterminer rationnellement la nature et la portée de notre faculté de connaître en matière de choses non sensibles. Grand Commentateur d'Aristote qui fut son maître vénéré et sa référence, Averroès emprunte forcément un itinéraire encyclopédique et systématique et il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il en vienne à se prononcer sur le statut social et politique que doit recevoir l'activité de connaître. C'est certainement ce point-là qui nous alerte et nous émeut aujourd'hui : Averroès se prononce en un temps où le débat est évidemment surdéterminé par une représentation religieuse du monde, par un savoir sacré dont il s'agit de dire s'il encourage et promeut la connaissance ou s'il l'encadre voire la dirige et en oriente les contenus. Dans ce cadre-là, la question de l'homme-connaissant est bien aussi celle de son statut et de ses responsabilités, une question éthique et politique.

Averroès, nous l'avons dit, fut un philosophe mais aussi un médecin commentant le grec Galien, rédigeant un traité et dispensant son art aux princes. Issu d'une famille de juristes, il fut investi de fonctions officielles, il fut un *cadi*, autrement dit un juge ayant à prononcer des sentences selon un droit qui articulait le politique et le théologique. Médecine et droit donc, deux domaines où Averroès hérite d'une grande tradition ; deux sciences aussi : l'une de la nature et l'autre de la vie sociale, l'une descriptive et l'autre normative et qu'il faut certainement également articuler. Il faut du sens à la connaissance ; il faut donc une connaissance vraie, d'abord informée et ensuite ordonnée, autrement dit réfléchie.

(Maisonnewe et Larose, Paris, 1997). Il s'agit, on s'en doute, d'un travail considérable et passionnant qui nous semble être jugé trop sévèrement et de manière trop unilatérale par les commentateurs.

¹ Cf. Jean JOLIVET : « Averroès » et « Averroïsme », in *Encyclopædia universalis*, 1968, vol. 2, pp. 936-938.

Philosophie et religion

Pour Averroès, Aristote est le modèle du philosophe, une norme. C'est Aristote qui permet à Averroès d'être philosophe, de vouloir une connaissance fondée sur l'observation, logiquement examinée et rationnellement construite. Pour ce faire il reprend les œuvres du Stagirite en les analysant. Le *Commentaire du Traité de l'âme* couronne évidemment cette recherche en examinant notre faculté de penser et la béatitude qu'elle promet au philosophe. C'est sur la vie de l'esprit, sur l'activité de l'intellect qu'Averroès enquête avec Aristote. Nous n'avons pas à entrer ici dans le cadre assez technique de cet écrit. Le statut chez Aristote de cet intellect actif est d'ailleurs bien délicat, il y va des rapports du sensible à l'intelligible et d'une sorte de décrochage/accrochage de notre puissance de connaître par rapport à notre constitution biologique. La compréhension d'Averroès s'inscrit dans les débats qui seront ceux de tout l'aristotélisme médiéval. Retenons simplement que ce texte du philosophe andalou fut celui sur lequel se concentrèrent les attaques de Thomas d'Aquin et les condamnations parisiennes de l'averroïsme. C'était les dogmes de la foi — et pas seulement de la foi chrétienne — qui se sentaient menacés. Certes, comme l'a montré Alain de Libéra, ces jugements négatifs procédaient d'une incompréhension ou même d'une inversion du sens de la doctrine d'Averroès, mais le fait historique est bien là qui sanctionne contre le philosophe musulman le matérialisme bien présent chez son maître grec.

Si de nos jours encore la pensée du Stagirite n'en finit pas de diviser ceux qui se réclament de son autorité, à l'époque d'Averroès le cadre théologique et politique où s'inscrivent les disputes intellectuelles conduit à immerger dans les débats religieux du monothéisme ce qu'entendait effectivement Aristote par théologie. L'interrogation rationnelle sur l'unité de l'univers, sur son ordre et sur le statut de l'intellect qui connaît, se localise sur les questions de la création divine dans le temps, de la contingence du monde, de ce que Dieu connaît, de l'immortalité de l'âme (individuelle ou non)... Quand elle est conservée, la pensée d'Aristote est arrangée convenablement par rapport aux dogmes et selon leurs réquisitions. Au beau milieu de ces différends qui opposent des mouvements religieux qu'il qualifie de sectes, Averroès prend le parti

d'intervenir non seulement pour restaurer ce qu'il estime être la compréhension vraie de la pensée de son maître mais aussi pour montrer la vanité dangereuse d'une théologie falsificatrice des méthodes philosophiques sérieuses de la recherche de la vérité. Ainsi que l'ont souligné les spécialistes, ce n'est pas que le philosophe musulman ait un désir particulier d'être théologien lui aussi ; son intervention dans les disputes théologiques vise davantage à rétablir le sens du travail philosophique et à en condamner l'usage vulgaire et délétère qui sème le doute dans les esprits des simples croyants sans pour autant convaincre les savants¹. Cette théologie autoritaire veut mettre la philosophie au service des dogmes et pour ce faire la falsifie ou la tronque. La vraie philosophie se trouve alors accusée d'incohérence tandis que la théologie impose à la recherche de la vérité le poids tout extérieur de ses dogmes. La lutte d'Averroès contre les sectarismes théologisants met à jour le lien qui conduit de l'interprétation des textes à des théologies de pur pouvoir. Aux simples croyants, à leur foi simple, ces théologies — dont le caractère précaire est déjà signalé par leur multiplicité — opposent et imposent l'autorité des leurs dogmes alors qu'un examen attentif de ceux-ci et de leurs prétendues démonstrations en montre la fragilité. C'est pourquoi d'ailleurs ces systèmes théologiques dénoncent les philosophes en qui ils savent bien reconnaître leurs vrais adversaires et qu'il leur faut donc disqualifier. Mais la vraie philosophie, ainsi que le montre Averroès, ne brutalise pas la foi ordinaire, ses interrogations ne sont pas conduites pour perturber la cohésion de la communauté et se tailler quelque part de pouvoir. Aussi doit-elle les conduire dans la discrétion et la sérénité qui conviennent aux recherches des savants. Avec les théologies sectaires la philosophie rencontre encore une fois des sophistes armés d'arguments redoutables ; il lui faut relever le défi et vaincre.

Lutte contre les sectarismes, défense de la philosophie. Il s'agit pour Averroès d'un même combat où il engage toute la puissance des raisonnements aristotéliens. Aux théologiens sectaristes il répond par le *Dévoilement* des méthodes de démonstration des dogmes de la

¹ Nous suivons ici les analyses de Marc GEOFFROY, in *L'Islam et la raison*, o.c., p. 95.

religion musulmane (1179-80), et il défend la philosophie par la rédaction de *L'incohérence de l'incohérence* (1180-81), une sorte de « critique de la critique critique » où il réfute les thèses du penseur iranien d'Al-Ghazali qui avait lui-même écrit en 1094-95 à Bagdad un ouvrage intitulé *L'incohérence des philosophes*¹ et où il prétendait détruire la doctrine des aristotéliens musulmans. Contre Al-Ghazali, Averroès entreprend de rétablir le véritable Aristote et de montrer que celui-là est hors de portée des attaques lancées contre lui. Dans toutes ces œuvres ce qui apparaît c'est une volonté très ferme du philosophe andalou d'élargir ses argumentations, de les délivrer d'un enfermement local qui les réduirait à l'actualité du seul monde islamique, tout en restant fidèle à sa religion. Celle-ci n'a pas à craindre les pensées authentiquement philosophiques qu'elles soient celles des Anciens comme Platon et Aristote ou qu'elles soient celles de savants appartenant à des religions autres que l'Islam. La philosophie réunit ceux que leur foi séparent, l'authentique recherche de la vérité ne rejette aucun des chemins qu'elle ouvre.

Foi, savoir et raison

Cependant, il ne faudrait certainement pas voir en Averroès un croyant qui, pour défendre les droits de l'être humain à approfondir ses connaissances, chercherait à donner à la croyance un domaine réservé et préservé. Il ne dit pas qu'il nous faudrait en quelque sorte « congédier la foi pour faire place au savoir », ses interventions théologiques de même que ses références à Aristote montrent une « connexion »² d'une complexité tout autre entre la raison et la foi. La volonté philosophique d'Averroès développe des conséquences d'ordre juridico-politique et qui sont exposées par l'auteur dans son *Discours décisif* de 1179. Comme le souligne avec insistance Alain de Libéra, il s'agit dans cette œuvre d'un « avis légal » destiné à orienter un jugement, une décision. Et il convient de saisir ce texte selon sa

nature juridique. L'exposé des motifs plaide en faveur de l'usage de l'argumentation rationnelle. L'homme est doté d'un instrument de vérification et d'ordonnement du savoir, sa faculté de raisonner est logiquement structurée ; cette faculté et cet instrument lui ont été accordés par Dieu. L'usage correct de la faculté de raisonner ne peut donc pas contredire la foi : de cela on ne peut douter. Certes cet usage suppose éducation et entraînement, peut-être même est-il réservé à certains seulement. Sous cette réserve, apprendre à connaître et connaître sont des devoirs qui s'imposent à l'homme comme s'impose à l'ordre social de permettre leur exercice. Se détourner de la connaissance par le raisonnement serait s'éloigner de ce que Dieu a voulu car il n'est pas possible que la connaissance puisse contrarier celui qui en a permis la mise en œuvre. Il s'agit donc de donner un statut légal à la recherche de la vérité, ce qui n'est jamais qu'accomplir la légalité divine par le droit positif. Tel semble bien être l'avis d'Averroès le juriste qui soutient là le devoir de connaître ou de philosopher. Reste cependant qu'il convient aussi de préserver l'authenticité de cette recherche, de la mettre à l'abri de ses détournements. Ainsi que nous l'avons déjà noté, il ne convient pas que les débats forcément complexes qui surgissent dans cette recherche soient livrés au peuple et deviennent des champs de discorde.

Sous cette réserve qu'on pourrait qualifier d'ordre public — mais qui en appelle surtout à la responsabilité publique des philosophes (qu'on reconnaitra d'ailleurs à ce sens de la responsabilité) — le devoir sacré d'exercer sa raison est bien établi par Averroès. Mais on comprend aussi que l'argumentation du philosophe n'ait pas pu trouver en son temps des espaces politiques vraiment durablement accueillants. Ainsi que le souligne Alain de Libéra, c'est ce qui fait du *Discours décisif* un texte d'actualité pour nos sociétés où des pouvoirs théologiques entendent encore s'autoriser de la religion pour contrôler le savoir. Mais il est, nous semble-t-il, aussi un autre aspect d'Averroès qui explique peut-être aussi pourquoi son œuvre et ses thèses ont pu être suspectées aux yeux mêmes des croyants. Nombreux sont ceux qui ont envisagés de rapprocher la pensée du philosophe musulman de celle de Spinoza ; Renan dit avoir été tenté mais considère raisonnable de résister à la tentation

¹ Ces deux ouvrages sont réunis dans l'ouvrage noté précédemment et analysés par Marx Geoffroy.

² Cf. sur ce terme les explications de A. de Libéra et M. Geoffroy qui préfèrent traduire par ce terme de *connexion* ce qui était traduit précédemment par *accord entre* la philosophie et la religion (in *L'Islam et la raison*, o.c.).

d'inscrire Averroès parmi les précurseurs du rationalisme ou même de rapprocher leurs possibles orientations panthéistes.

Prenons quant à nous ce risque, et tentons des rapprochements. La prise en considération par Averroès de la foi des gens simples et l'approche qu'il en a, de même que la manière dont il entend les expressions du Coran (qui pour lui accueille autant les compréhensions populaires que savantes de la foi) dégage un espace pour une appréhension psycho-sociologique, ou anthropologique, de la religion. Et sa lutte contre les ratiocinations théologiques n'est pas là pour contrarier ce sentiment. De son côté, Spinoza nous dit que la religion est une « œuvre honnête », falsifiée par les théologiens pour des objectifs de domination despotique. Pour lui, comme pour Averroès, il y a bien davantage de justesse dans les compréhensions populaires des vérités religieuses que dans les constructions théologiques qu'on exhibe aux gens simples pour les dominer en les angoissant. Ainsi la compréhension traditionnelle et populaire de Dieu que le philosophe pourra juger inexacte (ou inadéquate) en raison de son anthropomorphisme imagé sera aussi reconnue par lui selon sa justesse quant au sens sacré des devoirs communautaires qu'a l'homme en tant qu'être politique. Cela est bien

présent, nous semble-t-il, dans les leçons du philosophe andalou. Et c'est peut-être bien d'abord cette reconnaissance-là de l'authenticité de la vraie ferveur des gens simples qui a pu faire douter les pouvoirs théologiques de l'authenticité de la foi d'Averroès trop rationnelle à leur goût.

Il est bien certain qu'il ne convient pas d'aller trop loin dans des rapprochements sous peine d'anachronismes. Averroès reste encore à bonne distance du rationalisme et on ne peut pas non plus trop le ranger parmi les tenants de la tolérance. Là encore il n'y aurait qu'approximation. Aussi pour en rester à des conclusions moins risquées nous concluons autrement qu'en rationalisant l'histoire de la philosophie. Nous avons noté l'actualité d'Averroès en matière politique (le théologico-politique toujours bien vivant). Notons aussi qu'à un moment où l'on parle volontiers des cultures jusqu'à en faire des essences particulières qui pourraient cependant dialoguer, la lecture d'Averroès et de ses œuvres, l'étude de leur destin, nous conduisent à penser l'histoire, bien unique elle, de ces cultures qui se sont trop souvent rendues étrangères l'une à l'autre.



Statue de mineur par Constantin Meunier. Photo : Jacques Maillard, Bureau International du Travail